

Quelques phrases glacées, quelques mots sans suite s'échappèrent à peine de leurs lèvres. Assis pour la première fois au douloureux spectacle d'une agonie, ils en détournèrent les yeux, et, se persuadant qu'Eva Meredith ne voyait ni n'entendait, ils attendirent simplement qu'elle fût morte, sans même donner à leur visage une expression d'emprunt de bonté ou de regret. Eva fixa sur eux ses regards mourants, et un effroi subit s'empara de ce cœur qui battait à peine. Elle comprit alors ce qu'elle n'avait pas compris pendant sa vie les sentiments cachés de lady Mary, la profonde indifférence, l'égoïsme de lord J. Kysington. Elle comprit enfin que c'étaient là les ennemis et non les protecteurs de son fils. Le désespoir, la terreur, se peignirent sur son pâle visage. Elle n'essaya pas d'implorer ces être sans âme. D'un mouvement convulsif, elle approcha William plus prêt encore de son cœur, et, rassemblant toutes ses forces :

— Mon enfant, mon pauvre enfant ! s'écria-t-elle dans un dernier baiser, tu n'as pas un seul appui sur la terre ; mais là-haut Dieu est bon. Mon Dieu ! viens au secours de mon enfant !

Avec ce cri d'amour, avec cette suprême prière, sa vie s'exhala ; ses bras s'entr'ouvrirent, ses lèvres restèrent immobiles sur le front de William. Puisqu'elle n'embrassait plus son fils, c'est qu'elle était morte, morte sous les yeux de ceux qui, jusqu'à la fin, avaient refusé de lui tendre une main secourable, morte sans donner à lady Mary la crainte de voir essayer par une prière de faire révoquer l'arrêt prononcé, morte en lui laissant une victoire complète, définitive.

Il y eut un instant de silence solennel ; personne ne remua ni ne parla. Lady Mary et lord J. Kysington fléchirent les genoux auprès du lit de leur victime. Au bout de quelques minutes, lord J. Kysington se releva et me dit :

— Eloignez cet enfant de la chambre de sa mère, et suivez-moi, docteur ; je vous expliquerai mes intentions à son égard.

Il y avait deux heures que William était appuyé sur l'épaule d'Eva Meredith, son cœur placé sur son cœur, sa bouche sur sa bouche, recevant à la fois ses baisers et ses larmes. Je m'approchai de William, et, sans lui adresser d'inutiles paroles, j'essayai de le soulever pour l'emmener hors de la chambre ; mais William résista, et ses bras serrèrent plus vivement sa mère sur son cœur. Cette résistance, la première que le pauvre enfant eût jamais opposé à qui que ce fût sur la terre, me toucha jusqu'au fond de l'âme. Cependant je renouvelai l'effort, cette fois William céda ; il fit un mouvement, et, se tournant vers moi, je vis son beau visage inondé de larmes. Avant ce jour, William n'avait jamais pleuré. Une vive émotion s'empara de moi, et je laissai l'enfant se jeter de nouveau sur le corps de sa mère.

— Embrassez-le donc ! me dit lord J. Kysington.

— Milord, il pleure, m'écriai-je. Ah ! laissez ses pleurs couler !

Je me penchai vers l'enfant ; j'entendis des sanglots.

— William ! mon cher William ! lui dis-je, avec anxiété en prenant sa main dans mes mains ; pourquoi pleures-tu, William ?

Une seconde fois William tourna la tête vers moi ; puis avec un doux regard plein de douleur :

— Ma mère est morte ! répondit-il.

Je n'ai pas de parole pour vous dire ce que j'éprouvai. Les yeux de William avaient de l'intelligence ; ses larmes étaient tristes comme ne coulant pas au hasard, et le son de sa voix était brisé comme lorsque le cœur souffre. Je poussai un cri ; je me mis presque à genoux près du lit d'Eva.

— Ah ! vous aviez raison, Eva ! lui dis-je, de ne pas désespérer de la bonté du ciel.

Lord J. Kysington lui-même avait tressailli. Lady Mary était pâle comme Eda morte.

— Ma mère ! ma mère ! s'écriait William avec des accents qui remplissaient mon cœur de joie. Puis, répétant les paroles d'Eva Meredith, ces paroles qu'elle disait bien qu'il retrouverait au fond de son cœur, l'enfant reprit à haute voix :

— Je me meurs, mon fils ; ton père est mort ; tu es seul sur la terre ! Il faut prier le Seigneur !

J'appuyai doucement ma main sur l'épaule de William pour le faire s'incliner et se mettre à genoux ; il s'agenouilla, joignit tout seul cette fois ses deux mains tremblantes, et levant vers le ciel un regard plein de vie.

— Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! murmura-t-il.

Je me penchai vers Eva, je pris sa main glacée :

— O mère ! mère qui as tant souffert, m'écriai-je, entends-tu ton enfant ? le vois-tu de là-haut ? Sois heureuse ! ton fils est sauvé ! pauvre femme qui as tant pleuré !

Eva, étendue morte aux pieds de lady Mary, cette fois pourtant faisait trembler sa rivale, car ce ne fut pas moi qui emmenai William hors de la chambre ; ce fut lord J. Kysington qui emporta son petit-fils dans ses bras.

— Elle était si bonne, disent les villageois, que Dieu n'avait rien à lui refuser.

Cette naïve croyance est parfaitement établie dans le pays. Personne ne pleure Mme Meredith comme morte.

— Elle vit encore, disent les habitants du hameau ; parlez à son fils, c'est elle qui vous répondra.

Et lorsque William Kysington, devenu possesseur des biens de son grand-père, envoya chaque année d'abondantes aumônes au village qui le vit naître et vit mourir sa mère, les pauvres s'écrièrent :

— Voilà cette bonne âme de Mme Meredith qui pense encore à nous ! Ah ! quand elle s'en ira au ciel, les malheureux seront bien à plaindre !

Ce n'est pas sur sa tombe que nous portons des fleurs, mais sur les marches de l'autel de la Vierge, où elle priait si souvent Marie d'envoyer une âme à son fils. En déposant là leurs bouquets de fleurs des champs, les villageois se disent entre eux :

— Quand elle priait avec tant de ferveur, la bonne Vierge lui répondait tout bas : " Je donnerai ton âme à ton enfant ! "

Le curé a laissé à nos paysans cette touchante croyance, et moi-même, quand lord William vint me voir dans ce village, quand il fixa sur moi son regard si semblable à celui de sa mère, quand sa voix, qui avait un accent bien connu, me dit, ainsi que le faisait Mme Meredith :

— Ami docteur, je vous remercie !

Alors, souriez, mesdames, si vous le voulez, je pleurai, et je crus, avec tout le village, qu'Eva Meredith était là devant moi !

Cette femme, dont l'existence ne fut que longs malheurs, a laissé, après sa mort, un souvenir doux, consolant, qui n'a rien de pénible pour ceux qui l'ont aimée. En songeant à elle, on songe à la miséricorde de Dieu, et, si l'on a une espérance au fond de son cœur, on espère avec une plus douce confiance.

Mais il est bien tard, mesdames ; depuis longtemps vos voitures sont devant le perron. Excusez ce long récit ; à mon âge, on ne sait pas être bref en parlant des souvenirs de sa jeunesse. Pardonnez au vieillard de vous avoir fait sourire à son arrivée et pleurer quand vous l'avez écouté.

Ces dernières paroles furent dites du ton le plus doux et le plus paternel, tandis qu'un demi-sourire effleurait les lèvres du docteur Barnabé. Chacun alors s'approcha de lui, on commença mille remerciements ; mais le docteur Barnabé se leva, se dirigea vers sa redingote de taffetas puce, déposée sur un fauteuil, et, tandis qu'un de ses jeunes auditeurs l'aidait à s'en vêtir :

— Adieu, messieurs ; adieu, mesdames, dit le médecin du village ; ma carriole est là, la nuit est venue, le chemin est mauvais, bonsoir : je pars.

Quand le Dr Barnabé fut installé dans son cabriolet d'osier vert, que le petit cheval gris, chatouillé par le fouet, fut au moment de partir, Mme de Moncar s'avança vivement, et, un pied posé sur le marche-pied de la voiture, se penchant vers le Dr Barnabé, elle lui dit tout bas, bien bas :

— Docteur, j'arrangerai telle la maison blanche, et je la ferai arranger telle qu'elle était quand vous aimiez Eva Meredith !

Puis elle s'enfuit ; les voitures et la carriole verte partirent dans des directions différentes.

FIN.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-similé de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifie instantanément le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulage plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (suoré si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

REPONDEZ

Avez-vous déjà vu une personne malade sans infection de l'estomac, du foie ou des rognons, ou en avez-vous vu une seule qui se disait en bonne santé, quand l'un ou l'autre de ces organes était obstrué ou inactif ? et avez-vous vu ou entendu parler de quelqu'un de ces cas dont on n'ait pu obtenir la guérison par l'usage des Amers de Houblon ? Faites à votre voisin cette même question.

L'ADULTÈRE

M. Alexandre Dumas passe en revue les différentes pénalités dont jadis l'adultère était puni aux quatre coins du globe.

Voulez-vous que nous passions en revue les différentes peines et les différents supplices que l'on infligeait aux adultères ? Ce sera quelquefois étrange, toujours curieux, et cela nous fournira une occasion de voir comment les hommes ont continuellement et partout interprété cette loi divine de deux chairs en une, et qui ne peuvent plus être séparées, selon l'Eglise, même par l'adultère.

Chez les Juifs, la lapidation, la mort, pour l'homme comme pour la femme ; chez les Grecs, la mort ; à Athènes, on y ajoutait un supplice : on arrachait les cheveux de la coupable et on lui jetait sur la tête de la cendre chaude.

Chez les Romains, la mort à partir de César ; chez les Parthes, les Indiens, les Arabes, les Lombards, la mort ; à Lacédémone, la mort, celle des parricides. Il est vrai que les Lacédémoniens prétendent que cette loi était inutile, parce qu'il était aussi impossible de trouver une femme lacédémonienne adultère, qu'un taureau qui pourrait boire du sommet du Taygète dans l'Eurotas.

Ce médisant de Plutarque prétend, lui, que les Lacédémoniens ne pouvaient pas punir l'adultère, puisqu'ils l'encourageaient.

Les Locriens faisaient crever les yeux aux coupables.

Chez les Visigoths, le mari faisait de la femme adultère ce qu'il voulait, et la femme faisait ce qu'elle voulait de la concubine de son mari.

Chez les Saxons, la femme était brûlée. Le complice était pendu ensuite au-dessus du bûcher.

A son retour de la campagne contre les Moscovites, et de ses victoires sur eux, Boleslas, que le triomphe n'avait pas rendu clément, ordonna que les enfants seraient arrachés des bras des mères adultères et jetés aux bêtes féroces.

Chez les Espagnols, Charles-Quint ordonna la mort des femmes coupables.

Quand Pizarre découvrit le Pérou, il y trouva cette loi : non-seulement la femme, mais le père, la mère, les enfants, les frères, la maison et les bestiaux de la coupable, étaient brûlés.

Chez les Mexicains, lapidation comme chez les Juifs.

Dans le canton de Guaxlotitlans, la femme est amenée devant le Cacique, coupée en morceaux, et mangée séance tenante par les témoins.

Chez les Yzépaques on coupe le nez et les oreilles aux coupables.

Au Brésil, les femmes étaient assommées.

Au Japon, battues jusqu'à la mort.

Les Turcs ont tour à tour coupé en deux, lapidé, jeté à l'eau, cousues dans un sac, les femmes adultères.

En Portugal (moyen âge), on brûlait la femme adultère et son complice. Si le mari ne voulait pas que sa femme fût brûlée, le complice était libre.

Dans la Pologne ancienne, celui qui passe pour abuser des femmes d'autrui, ou avoir quelque commerce adultère, subit la peine suivante : On le conduit sur le pont du marché, on le suspend à un clou, et on lui laisse le choix de mourir dans cette position ou de se mutiler avec un rasoir placé tout près de lui.

Les Capitulaires de Charlemagne édictèrent contre l'adultère la peine de mort.

Dans les Lyonnais, les deux coupables devaient, complètement nus, la femme courir après une poule jusqu'à ce qu'elle pût s'en emparer, l'homme ramasser du foin jusqu'à ce qu'il en eût fait une botte. La femme devait bien avoir une amie qui coupait un peu les ailes à la poule, et l'homme des camarades qui répandaient du foin dans les rues. En 1453, Louis XI abolit cette peine indécente et ridicule.

Dans l'Inde, la femme est battue ou le mari lui coupe le nez avec les dents.

Si la femme d'un brahmine est coupable

d'adultère, la mort. Si son mari lui pardonne, il doit inviter d'autres brahmines à dîner avec lui, et elle présente les premiers plats comme une servante. La punition n'est pas longue, les plats des brahmines n'étant ni variés ni nombreux. Cette épreuve subie, elle s'assied à table et elle est pardonnée.

Dans l'île Bornéo, la mort. Chez les sauvages de Tierrafirme, la femme est brûlée vive.

Chez les Quojaz, peuple de l'intérieur de la Guinée, la femme coupable est conduite, les yeux bandés, dans un bois, et on lui dit qu'elle va être livrée aux " jannanines," c'est-à-dire aux esprits. Des témoins cachés de la scène poussent des cris pour lui faire croire que les jannanines irritées viennent, en effet, la chercher ; mais, cette première fois, elle en est quitte pour la peur, comme on dit ; si elle commet une seconde fois l'adultère, le " belimo," grand prêtre, accompagné de ses ministres nommés " saggonos," lui fait faire, au bruit des crécelles qu'ils agitent, trois fois le tour de la place publique, et on la mène de nouveau dans le bois aux jannanines. Seulement, ce jour-là, elle n'en revient plus ; on l'y tue et on l'y enterre.

FAIRE PONDRE LES POULES EN HIVER

La rareté des œufs en hiver, et le haut prix qu'on en obtient sur le marché, valent bien la peine que l'on se donne tout le trouble possible pour les obtenir, et en aussi grande quantité possible.

Pour cela, on prendra un petit nombre de poules parmi celles qui marqueront être les meilleures et les plus jeunes, car les vieilles, celles qui ont quatre à cinq ans, ne sont bonnes qu'à être tuées.

On les enferme dans une écurie chaude, où il y a toujours du fumier chaud à l'effet d'empêcher que les autres ne viennent prendre leur mangeaille.

On leur donnera de l'orge bouillie, chaude et à demie cuite, le sarrasin que l'on aura trempé préalablement dans de l'eau tiède, la mie de pain et l'avoine leur sont aussi très bons, ainsi que toute sortes de criblures de blé ; mais si l'on veut les échauffer davantage, on n'aura qu'à leur donner de temps en temps une légère quantité de poivre rouge mêlée à leur mangeaille, de la graine d'ortie, ou bien prendre les orties mêmes qu'on laisse sécher pour l'hiver, et les faire cuire dans l'eau. Si on en donnait souvent, cette nourriture pourrait les échauffer trop.

Il y a des personnes qui, pour bien faire pondre les poules en hiver, se contentent de leur donner du pain rûti au repas du midi, trempé dans du vin la nuit précédente : attendons pour cela que nous cultivions la vigne.

Au reste, la nourriture ne doit jamais manquer à ces poules ainsi enfermées : non plus qu'une eau nette et claire, autrement elle leur causerait la pépie : il est encore important de les tenir proprement, et de remuer souvent le foin de leurs nids, afin qu'elles ne soient pas atteintes par la vermine.

Quelques jours après que ces poules auront été enfermées, on aura le soin de remarquer celles qui feront bien leur devoir, afin de les y laisser ; au lieu qu'il en faudra séparer celles qui dépenseraient inutilement la nourriture, car ces soins exceptionnels entraîneraient à une perte.—G. des C.

PAPA PREND DU MIEUX

Mes filles disent : " Comme papa est bien mieux depuis qu'il a fait usage des Amers de Houblon." Que nous sommes contentes de voir que sa santé s'améliore après avoir si longtemps souffert d'une maladie déclarée incurable, et qu'il ait fait usage de vos Amers de Houblon.

AVIS

Les abonnés de L'Opinion Publique qui désirent faire recevoir leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.